libérales ou se destiner au sacerdoce, ils feront les premières années du cours classique, jusqu'à la versification, à Falher. De là, ils iront poursuivre leurs études au collège classique St-Jean, à Edmonton, dirigé par les Pères Oblats. Ce collège reçoit désormais, non seulement les futurs religieux oblats, mais tous les élèves désireux de mener leurs études classiques jusqu'à la fin et de passer ensuite aux universités. Le collège St-Jean est affilié à l'Université d'Ottawa ».

Vicariat de Whitehorse.

Après un an de ministère au milieu des chercheurs d'or.

Le dimanche 6 octobre 1947 le R. P. Renaud nous écrivait de la paroisse de Ste Marie à Dawson (Y.T.):

« Dawson est un petit village de quelque cinq cents âmes situé au confluent de la rivière Klondike, coulant vers l'Ouest et du fleuve Yukon, roulant vers le Nord, a cent cinquante milles du Cercle Polaire et soixante de la frontière de l'Alaska. Tout autour, des montagnes bloquent l'horizon si bien que le soleil doit monter sur des échasses pour éclairer notre ville, et en hiver, il ne se donne même pas la peine d'écornifler par-dessus nos remparts. L'hiver y est deux mois plus long qu'ailleurs, mais en été, il fait soleil presque vingt-quatre heures par jour et les jardins poussent presqu'à vue d'oeil. Inutile de dire qu'il fait froid en hiver, un froid sec qui engourdit sans crier gare. En été, c'est le contraire. Durant quinze jours en juillet dernier, le thermomètre s'est maintenu autour de 90 à l'ombre. Personne ici ne se plaindrait si c'était reparti plus également.

L'aspect de la ville ne manque pas de charme. Les rues sont d'un tracé impeccable et ingénieusement irriguées, avec des trottoirs en bois de chaque côté. Elles sont le plus souvent désertes cependant, la ville

n'étant plus que l'ombre d'elle-même. La population a, en effet, passé de trente mille habitants à cinq cents en trente ans. La plupart des maisons qui restent debout ont été construites au temps de l'abondance, dans le style courant d'alors, sans aucune adaptation au climat. Plusieurs résidences semblent avoir été transportées directement de la rue Sherbrooke ou du Driveway. L'erreur des pionniers de '98 a été de construire leur cité sur un glacier souterrain qui avance petit-à-petit vers le fleuve. Les édifices ont une forte tendance à pencher comme la tour de Pise, ce qui donne un aspect lamentable à plusieurs. Presque chaque année il faut renouveler les fondations, au prix de quelques centaines de dollars évidemment.

Une turbine installée sur un des affluents du Yukon à une trentaine de milles de la ville fournit l'électricité aux compagnies minières et à la ville. Le système de téléphone date de 1900, probablement le plus antique en usage encore sur le continent, mais il fonctionne encore assez bien. Croyez-le ou non, Dawson a l'eau courante à domicile et cinquante années d'expérience ont aguerri nos ingénieurs-plombiers contre les ruses du Bonhomme Hiver. Même à cinquante et plus sous zéro, l'eau circule comme en été. Le système est un problème de prévoyance.

Actuellement, il n'y a que deux moyens de se rendre à Dawson, tous deux très dispendieux, en partant de Whitehorse: les bateaux naviguant sur le fleuve durant quatre mois de la belle saison, et l'avion deux fois par semaine toute l'année. Les conditions économiques s'en ressentent terriblement. Les prix sont entre 25 et 100 % plus élevés qu'ailleurs. La gasoline se détaille à $0,80 le gallon en été et $1,50 en hiver; le pain 0,25 pièce, huit livres de patates pour un dollar, le bois $25,00 la corde. Il faut maintenir d'immenses entrepôts pour ne pas être trop à court durant l'hiver. Depuis trois ans, la Chambre de Commerce fait pression auprès du gouvernement

pour obtenir la construction d'une route nous reliant à Whitehorse et au reste du monde; la vie économique en serait sensiblement améliorée. Mais avec le gouvernement ça prend du temps! Croyez-le! En attendant, chacun se débrouille de son mieux. Le travail des mines ne durant que sept mois par année, la plupart des mineurs qui ont une famille à nourrir font juste assez d'argent pour payer leurs dettes à la fin de l'été; durant l'hiver, ils en contractent d'autres, qu'ils payeront l'année suivante. Beaucoup n'hésiteraient pas à quitter le pays, s'ils pouvaient défrayer le passage avec celui de leur femme et enfants.

Si j'insiste ainsi sur les conditions géographiques et économiques, c'est que le reste en dépend pour une bonne part. Parce que la vie est chère, on travaille sept jours par semaine en été surtout, soit aux mines, soit sur les bateaux, soit aux jardins. En hiver, les hommes vont couper du bois et les femmes restent au logis pour garder les enfants et surveiller le feu. A part ça, plus d'un tiers de mes paroissiens résident en dehors de la ville, sur les ruisseaux aurifères, jusqu'à cinquante milles d'ici. Résultat: sur les deux à trois cents paroissiens officiellement sur les registres, à peine une quarantaine assistent à la Messe le dimanche. Les conséquences inévitables sont désastreuses: ignorance des vérités du salut, indifférence religieuse, mariages en dehors de l'Eglise, éloignement des sacrements, un coulage en règle, quoi! Il n'y a pas grand'place pour le bon Dieu et son culte extérieur dans les moeurs de mes gens. Ils sont bons, généreux, hospitaliers et dévoués, mais la religion ne fait pas partie de leur bagage, surtout s'ils ont résidé longtemps dans le pays. Les jeunes surtout perdent la foi facilement dans pareille ambiance. A certains points de vue, la situation est presque désespérante. Je ne vous cache pas que lorsque je célébrai la Sainte Messe pour la première fois dans l'église déserte il y aura un an demain, j'eus l'im-

pression d'être un peu comme Saint Jean-Vianney arrivant à Ars, avec cette différence évidemment qu'il me manquait son éminente et indispensable sainteté. Une chrétienté décadente était devenue mon partage. Pas de vie vraiment paroissiale, pas d'organisation, pas de fréquentation régulière des sacrements, tout au plus un petit groupe de fidèles vivotant de leur mieux leur foi dans une atmosphère corruptrice par son indifférence. Aucun d'eux ne sentait bouillonner dans l'Eglise la sève de la Pentecôte qui transforma si profondément le monde il y a deux mille ans et qui continue encore sa fermentation merveilleuse dans les nouveaux continents ouverts à l'Evangélisation.

Mes prédécesseurs se sont dévoués sans relâche pour améliorer cette lamentable situation. Au début surtout, quand il y avait trois, même quatre prêtres pour desservir les milliers de mineurs, avec des églises aux quatre coins du territoire, il ne devait pas en être ainsi. Mais le nombre des paroissiens et des prêtres diminua vite. Les églises disparurent. Il fallut en reconstruire une plus petite en ville, un nouveau presbytère aussi. Tout cela retarda l'adaptation du ministère sacerdotal aux conditions nouvelles de la population. Quand je pris charge de la paroisse, la période de reconstruction matérielle tirait à sa fin avec l'installation de l'eau courante dans la petite école paroissiale au sous-sol de l'église et dans le presbytère. A part le souci de liquider une dette de mille dollars, je pouvais me donner entièrement au relèvement spirituel de la paroisse.

Relisant les enseignements des Souverains Pontifes et les directives de mes anciens maîtres d'Ottawa, je me mis à l'oeuvre. Il fallut d'abord étudier le milieu, faire enquête auprès des gens sur les conditions de vie, les convictions religieuses, les courants d'influence et le reste, étude jamais terminée évidemment. Je me mêlai aux gens, j'allai dans leurs familles, j'assistai à leurs réunions publiques, à leurs

fêtes et cérémonies. Les conclusions ne se firent pas attendre: j'avais de l'ouvrage par dessus la tête, si je voulais relever le niveau spirituel de St Mary's et de la ville en général.

Les diverses étapes d'un retour en chrétienté se dévoilèrent petit-à-petit. D'abord faire redécouvrir à l'élite les valeurs de vie de notre sainte religion, leur donner conscience de la richesse spirituelle de notre foi, les mettre directement dans le courant de la vie divine sur terre par les sacrements. En même temps, se servir d'eux comme multiplicateurs d'influence chrétienne, transmetteurs d'idées catholiques et de charité évangélique. Travailler avec eux (et les autres citoyens bien pensants de la communauté) à assainir le climat social de la ville, même à relever les conditions économiques, pas trop opposées à la pratique des commandements de Dieu; en agissant ainsi de concert avec les autres, relever le nom catholique dans l'estime de nos frères séparés et des brebis égarées. Quant à ceux qui, pour cause de distance (morale ou physique) ne peuvent fréquenter l'église, les rejoindre par des contacts personnels ou épistolaires, leur faire oublier leur isolement individuel en les mettant en face du fait catholique dans le monde, leur redonner la fierté d'être catholique et le désir de revenir aux sacrements. Tout un programme mobilisant toutes les ressources et les énergies d'un plus entreprenant que moi.

La première étape, mentionnée dans ma dernière lettre, fut d'organiser les dames, puis les hommes en groupements d'Action Catholique. Les premières furent lentes à saisir l'idée de la coopération avec le prêtre dans le domaine spirituel. Elles se sentaient naturellement plus d'aptitudes à m'aider au point de vue financier. Elles n'eurent donc pas de misère à organiser d'abord une vente de gâteaux et pâtisseries, puis une représentation cinématographique, et enfin un bazar de charité. En tout, elles contribuèrent pour au-dela d'un millier de dollars à la caisse

paroissiale. Leur apostolat proprement dit consista surtout à découvrir les catholiques tombés et à les amener à faire leur mission au cours du Carême. Trois d'entre elles firent de fructueux efforts et préparèrent le terrain à trois conversions et à plusieurs retours à la foi. Les orienter plus définitivement vers l'Action Catholique comme telle, est la prochaine étape.

J'eus plus de succès avec les hommes. Ils ne sont qu'une poignée qui fréquentent l'église, mais chacun d'eux est un chef de file dans son domaine respectif. L'un fonda l'Union des Mineurs il y a cinq ans et la pilota brillamment durant les premières années de son existence. Il est actuellement gérant d'une Coopérative de Consommation qu'il organisa il y a trois ans. Grâce à lui, la sympathie des mineurs à gages, la classe ouvrière d'ici, s'oriente de plus en plus du côté catholique. Un autre membre est secrétaire et cheville essentielle de la Chambre de Commerce depuis sa fondation il y a trois ans. Par lui, j'entrai en relations avec l'élite sociale de la ville et obtins tout le crédit nécessaire pour organiser la jeunesse encore mieux qu'à Whitehorse. Un troisième est président des Aigles et un autre fut jusqu'à ces derniers temps secrétaire de la Légion Canadienne des Vétérans. Je n'eus donc qu'à grouper ces chefs et à leur faire saisir leurs responsabilités apostoliques pour monter immédiatement une véritable centrale d'Action Catholique. L'idée de l'apostolat du milieu par le noyautage à la façon catholique et communiste tout-à-la fois, les enthousiasma, et nos réunions mensuelles furent des plus passionnantes. L'été mit temporairement fin à notre activité organisée, avec la réouverture des mines et de la navigation. Impossible de tenir des réunions régulières quand cinq travaillent de nuit et deux autres sont à leurs camps d'été. Nous recommençons cette semaine notre travail d'infiltration pacifique de la communauté.

C'est avec la collaboration efficace du Comité des Hommes que j'entrepris la publication d'un petit Bulletin paroissial au mois de décembre dernier. *Bells of St. Mary* parut quatre fois au cours de l'hiver dernier. Les multiples occupations de l'été suspendirent momentanément sa publication. Mais il reparaîtra sous peu et d'une façon plus régulière. Le gérant de la coopérative et moi avons fait l'acquisition d'un miméographe. Le but de cette petite publication est très simple: rejoindre les gens sur les creeks et aussi les catholiques de la ville qui ne fréquentent pas l'église. J'y entremêle nouvelles catholiques et notes apologétiques afin de tonifier un peu mes brebis égarées. Ce n'est pas grand'chose, mais ça sème quelques idées et prépare le terrain à des contacts plus en profondeur plus tard.

Pour renouveler les convictions des paroissiens encore fidèles à leurs devoirs religieux et pour donner une occasion aux égarés de revenir à leur ferveur première, l'expérience enseigne qu'une retraite paroissiale bien organisée est insurpassable. Monseigneur accepta de faire venir un prédicateur d'une de nos maisons oblates de l'Ouest pour prêcher une mission à Whitehorse et à Dawson. Sainte-Marie eut donc une retraite en règle du 16 au 23 mars. Si l'église ne fut pas remplie chaque soir, ce ne fut pas la faute du prédicateur, le Père Schimnowski, O.M.I. ni de mes militants d'Action Catholique. Une cinquantaine seulement se présentèrent régulièrement à tous les exercices. Mais ils en profitèrent pleinement. La plupart en étaient à leur première retraite paroissiale; ce fut donc une véritable révélation pour eux. Le foi fut raffermie dans leur coeur et tous, sans exception, s'approchèrent des sacrements. Le travail se fit certainement en profondeur puisque les résultats durent encore.

Pâques ramena le printemps. Les ruisseaux aurifères commencèrent à dégeler. En trois semaines, au-dela de cinq cents hommes, dont plusieurs étu-

diants d'université, arrivèrent en avion pour travailler au compte des compagnies minières. Ils furent distribués dans les différents camps, par groupe de soixante. Présumant qu'il devait y avoir plusieurs catholiques parmi eux, je décidai de les visiter sur place, tant pour me familiariser avec le travail sur les mines que pour leur offrir les secours de mon ministère. Chaque lundi, jusqu'à la mi-juin, date de la visite de Monseigneur, je pris ma chapelle portative, mes bottes, mes salopettes et une paire de gants et je quêtai une place sur les camionnettes circulant entre les différents camps. Je descendis sur les ruisseaux pour aider les mineurs à dégeler le terrain, opération essentielle avant le passage des dragues qui lavent l'or. Le soir, je couchais avec eux dans les baraques, comme à l'armée, et le lendemain je célébrais la Sainte Messe en plein air ou dans une cabine. Je fis ainsi d'intéressants contacts. Je me rendis compte bien vite qu'il y avait tout un travail à faire auprès de ces jeunes mineurs éloignés de toute civilisation et de toute pratique religieuse organisée. Malheureusement, n'ayant pas de voiture à ma disposition, je ne pouvais les visiter aussi souvent que nécessaire. Puis Monseigneur vint nous visiter, mon frère convers partit pour nos missions indiennes et je dus rester en ville, pour m'occuper de l'indispensable jardin. Je résolus tout de même de me procurer une automobile dès que j'en aurais la chance et de demander un assistant à Monseigneur. Comme je l'ai dit plus haut, à part ces mineurs venus de l'extérieur, la moitié de mes paroissiens résident en dehors de la ville et n'ont aucune chance de rencontrer le prêtre et de fréquenter les sacrements. Et comme plusieurs d'entre eux sont avancés en âge, ils risquent de mourir sans aucune préparation.

L'été fut donc bien employé avec ces visites sur les creeks, les travaux du jardin, et une petite retraite prêchée aux religieuses de l'hôpital, les dé-

vouées Soeurs de Ste Anne, en charge de l'hôpital et de la petite école paroissiale, depuis bientôt cinquante ans. Au mois d'août, j'eus l'occasion d'apprendre à conduire et de me familiariser un peu avec le mécanisme compliqué d'une automobile; et au début du mois dernier, j'eus la bonne fortune de rencontrer un étudiant à court d'argent et qui voulait à tout prix se débarasser d'une camionnette qu'il avait conduite jusqu'ici le printemps dernier. Avec la permission de Monseigneur je vidai littéralement la caisse paroissiale et achetai la voiture. Elle trouva un usage immédiat dans les nombreux préparatifs du Bazar organisé par les dames. Faute de garage, je devrai probablement remiser ma bagnole pour l'hiver. Mais je compte bien en faire bon usage le printemps prochain pour la visite des camps.

Et voici venir l'hiver. Le froid oblige les camps miniers à fermer l'un après l'autre. Les employés venus de l'extérieur sont à peu près tous partis. Ils ne sont pas seuls à quitter le pays. Chaque automne voit les plus fortunés des citoyens s'envoler vers des cieux plus cléments pour y passer la morte saison.

Ceux qui restent amassent des provisions pour l'hiver et comptent leurs cordes de bois. Avec la hausse des prix, plusieurs ont leurs inquiétudes sur la façon dont ils se tireront d'affaire au cours des mois qui viennent. Le curé de Sainte-Marie ne fait pas exception. Actuellement la caisse paroissiale est vide, que dis-je, elle est percée! Nous avons dû emprûnter au-dela d'un millier de dollars pour financer l'installation de l'eau courante indispensable à l'école. L'argent péniblement ramassé grâce au Bazar sera bientôt transformé en fumée, dans la fournaise de l'école et celle du presbytère ».

Vicariat de Prince-Rupert.

Le R. P. Paul-Emile Sanschagrin O.M.I., missionnaire à Smithers en Colombie canadienne, nous écrit de Moricetown, en la fête du Christ-Roi, 1947: